Manger la lettre et écrire sur la peau

Le corps et les brevets magiques roumains (XVII^{e}-XX^{e} siècles)

Alexandru OFRIM(1), Lucia OFRIM(2)

(1)(2) Université de Bucarest, Roumanie.

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.8591

Résumé : Dans la société traditionnelle roumaine où la grande majorité de la population était illettrée, l'écrit restait mystérieux et inaccessible. Pour l'homme du village roumain, l'écriture et le livre ont acquis des sens à part, étant utilisés d'une manière particulière par les rituels à caractère magico-religieux. Les pratiques cérémoniales, apotropaïques et thaumaturgiques, instituées par la communauté traditionnelle afin de se défendre contre l'action des forces maléfiques et pour la guérison du corps malade, contiennent un ensemble des hétéropraxies de l'écriture et du livre. Les ecclésiastiques ont joué un rôle important pour la consolidation de ces pratiques. Les prêtres des villages confectionnaient les amulettes écrites (contenaient des textes apocryphes, des prières et des incantations) destinées à être portées le plus près du corps pour éloigner les esprits impurs qui pouvaient causer du mal aux femmes qui venaient d'accoucher et aux nouveaux–nés. Le livre et l'écriture étaient considérés comme dépositaires de forces guérissantes, pouvant éloigner les maladies et les ennuis. Dans le monde rural roumain, entre les deux guerres mondiales, on croyait encore que les esprits maléfiques, agents de la maladie, pouvaient être tirés du corps du malade à l'aide des "lettres guérissante" (roum. răvaşe de leac), contenant des prières, de divers symboles religieux, des noms de saints mais aussi de formules magiques, souvent présentées d'une manière énigmatique et incompréhensible. Les formules sont écrites à l'envers, de droite à gauche puis de gauche à droite (comme le fameux palindrome Sator arepo tenet opera rotas ou Abracadabra) ou distribuées dans des figures géométriques (spirales, triangles, croix). Ces "papiers guérissants", avec une forte charge iconique, étaient appliqués sur le corps ou le texte et l'image étaient dessinés directement sur la peau du souffrant. Boire de l'eau où l'on avait lavé une assiette sur la surface de laquelle on avait écrit des formules guérissantes ou avaler le papier sur lequel sont écrites les formules magiques étaient d'autres pratiques courantes. Ainsi, l'écrit intègre-t-il le corps à l'opération magique. Les ethnologues roumains ont documenté la survivance de ces pratiques jusqu'au milieu des années soixante-dix. On rencontre des pratiques similaires dans d'autres régions de l'Europe, des remèdes semblables étaient utilisés aussi par les guérisseurs du village français d'autrefois.

Mots-clés : corps ; écriture ; thaumaturgie

À la fin du XIX^{e} siècle et dans la première moitié du XX^{e} siècle une ample démarche de récupération et de consignation par écrit du folklore roumain a eu lieu. Dans ce contexte, une attention particulière a été portée aux croyances populaires, aux enchantements et aux pratiques magiques. Des études ponctuelles ou synthétiques sur la médecine magique se sont développées, appartenant à des folkloristes (Gorovei,

1931 ; Candrea, 1944), des hygiénistes (Laugier, 1925) ou des historiens de la médecine roumaine ancienne (Leon, 1903). Dans cette littérature sur la composante magico-religieuse des pratiques thérapeutiques, nous trouvons un vaste matériel qui nous permet de saisir des aspects des représentations du corps dans la société roumaine prémoderne.

Notre recherche s'appuie non seulement sur ces sources folkloriques et ethnographiques, mais aussi sur une autre catégorie de sources, peu étudiée par les chercheurs. Il s'agit des manuscrits miscellanées roumains des XVII^e^ – XIX^e^ siècles, dans lesquels sont consignés des incantations, des formules magico-religieuses et leurs « modes d'emploi » (gestes rituels, thaumaturgiques et apotropaïques). Ces textes de magie médicale, transcrits par des copistes inconnus, sont dispersés en manuscrits dans des bibliothèques, dans différentes collections muséales et n'ont jamais été réunis dans un corpus unitaire et systématique. Un premier pas a été fait par la linguiste Emanuela Timotin (2010 ; 2015) qui a publié de tels textes, conservés à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine de Bucarest, accompagnés d'une étude paléographique et philologique (pour l'espace occidental, nous citons des études similaires : Bertholin – Matheiu, 1996 ; Lecouteux, 1996 ; Bozoky, 2003 ; Roper, 2004 ; Olsan, 2004 ; Skemmer, 2006 ; Boudet, Descamps, 2014).

D'un point de vue méthodologique, dans cet article nous avons sélectionné un échantillon regroupant les plus représentatifs exemples de brevets magiques des XVII^e^ et XX^e^ siècles utilisés dans les rituels de guérison, qui contiennent des indices sur la relation de ces documents avec le corps de ceux qui les utilisent pour retrouver leur santé. Ainsi, nous avons analysé à la fois des remèdes magiques consignés dans des manuscrits anciens et des pratiques thaumaturgiques populaires découvertes sur le terrain par des folkloristes et des ethnographes, jusqu'à la fin des années 1970. Ces pratiques consistaient en l'utilisation des textes écrits à des fins magiques, apotropaïques et thérapeutiques, afin d'extraire la maladie du corps d'un patient. Contrairement aux formules orales dans les incantations ou les prières de l'église et les exorcismes, dans ces brevets il n'y a pas de conjurations magiques pour les démons ou les autres mauvais esprits responsables des symptômes de la maladie. Les formules des brevets s'adressent directement au corps souffrant, les maladies qui doivent sortir du corps du patient ou des organes affectés étant explicitement nommées. Les usages rituels spécifiques de ces formules sont donnés précisément par leur support scriptural. L'écriture est mobilisée pour obtenir des effets concrets, corporels, obtenus au contact direct avec la zone malade.

L'efficacité magique du mot écrit peut fournir un moyen alternatif de guérison, au lieu des incantations orales, des pratiques dévotionnelles ou de la pharmacologie populaire. L'avantage de l'écriture est qu'elle apporte stabilité et permanence, matérialise la parole et incarne le pouvoir magico-religieux des mots. Pour les actions visant à rétablir l'équilibre du corps, ces documents étaient vus comme un amplificateur d'efficacité magique, car on leur accordait un pouvoir bien supérieur à celui des formules incantatoires orales. La « corporéité » littérale des mots et la capacité de l'écriture d'offrir de la matérialité au langage (Ong 1982 : 11 ; Goody, 1986 : 84) rendent possibles ces supports concrets, palpables pour l'action magique, protectrice ou curative. L'écriture

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

permet également la transposition des formules magiques sur divers supports (papier, céramique, aliments, divers autres objets) faciles à manipuler, qui peuvent être vus, touchés, maintenus près du corps ou même avalés. En les portant sur le corps, en les appliquant sur le point malade ou en les avalant, le patient s'engageait activement dans sa propre guérison.

En raison de leur support « consommable », de tels objets avec des formules écrites n'ont pas survécu dans leur forme originale. Seuls les modèles de reproduction des documents ainsi que les descriptions et les images issues des études ethnographiques de terrain ont été conservés dans les manuscrits anciens.

Un véritable dispositif symbolique destiné à l'application sur le corps du malade était *le brevet pour l'érysipèle.* L'érysipèle est une maladie contagieuse de la peau qui provoque des sensations corporelles de brûlure, très désagréables, qui doivent être traitées avec des onguents. En Olténie et Munténie, sur un morceau de papier était dessinée une spirale à l'intérieur de laquelle était écrit : « Aux saints et docteurs sans argent Côme et Damien, Panteleimon et Ermodae, Samson et Diomid, Chiri et Jean pour nous aider ». En haut du papier il était écrit à l'envers : « Dieu, donne de la santé à ton serviteur (le nom) », et en bas, également en boustrophédon, l'impératif : « Erysipèle, je t'écris à l'envers, tu me la renverras ! ». Le papier était enduit de miel sur lequel on mettait du poivre et du poivron, et on l'appliquait sur la zone malade (Tocilescu, 1900 : 128 ; Grigoriu-Rigo, 1907 : 22 ; Candrea, 1944 : 419). L'agencement de la formule à l'intérieur d'une spirale inversée fournit un modèle de dispersion de la maladie, de sortie du corps affecté, et l'écriture inversée suggère un ordre inverse, donc le renversement de l'évolution de la maladie et le retour à la santé. Par sa forme, par son agencement graphique, ce brevet a une valeur performative, étant destiné à interagir avec le corps du patient. Le texte est en contact avec la peau et s'adresse directement à la partie malade du corps, sur un ton impératif.

Dans d'autres brevets pour l'érysipèle, les textes des quelques incantations orales pour l'« érysipèle » étaient transcrits intégralement, avec la structure narrative orale typique de l'*historiola* – une nouvelle qui évoque un événement légendaire, une sorte de précédent exemplaire, un modèle idéal pour guérir le malade. Dans un tel brevet, recueilli par le prêtre folkloriste Teodor Bălăşel auprès d'un ancien diacre d'église, nous avons le scénario suivant : « Il se lève ici (le nom du patient est écrit ici), tôt le matin, il emprunte le chemin, il rencontre l'érysipèle en chemin, il se précipite vers lui. Ne vous lamentez pas, allez à un tel (ici on mentionnait le nom de celui qui écrivait), qu'il vous écrive l'érysipèle, avec ses mains derrière le dos, avec quarante-quatre croix il l'entourera et avec quatre-vingt-dix-neuf brevets il l'écrira et il enverra celui-ci au fond de la mer, où le prêtre ne sonne pas la cloche, le chien n'aboie pas, le coq ne chante pas. Pour que tu restes propre et éclairé, comme l'argent tamisé ». Pour éliminer la maladie du corps humain et rétablir l'équilibre, la formule magique du brevet fait recours à l'arsenal imaginaire des incantations roumaines : l'annihilation du facteur malin par son envoi dans des espaces non humains, sans vie. Le rituel s'achève par le contact du brevet avec le corps du malade. Une sécrétion corporelle, la salive, est utilisée comme substance adhésive : « Les mots sont crachés, même par celui qui écrit et le colle à l'endroit où se trouve la maladie » (Bălăşel, 1937 : 106).

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

Un exemple édifiant de la popularité de ce type de pratiques thaumaturgiques est le fait que certains prêtres du milieu rural essayaient de guérir l'erysipèle en disant puis en écrivant la prière *Notre Père* sur un morceau de papier qu'ils collaient ensuite avec du miel à l'endroit malade (Ionescu-Buzău, 1892 : 419).

Le docteur Charles Laugier précise qu'en Olténie, le brevet pour l'érysipèle était rédigé par les diacres de l'église : « Ils dessinent sur un bout de papier deux cercles concentriques, coupés par deux diamètres perpendiculaires l'un à l'autre. Dans les quatre divisions, il est écrit NI au-dessus et KA en dessous, et sur les côtés Jésus-Christ. Le papier à encre non sèche est appliqué sur le côté malade » (Laugier, 1925 : 89). L'encre encore humide appliquée sur la peau, par effet d'impression, a pour rôle d'augmenter le transfert symbolique du pouvoir de guérison sur le corps malade. Dans un brevet publié par Ioan-Aurel Candrea (1944 : 421), une silhouette représentant la tête et le buste d'un homme est dessinée sur papier, entourée d'un cercle de croix et des initiales IS HR NI KA (lettres représentant le christogramme grec signifiant « Jésus Christ vainqueur »). Le dessin représentant une silhouette humaine n'a pas de valeur décorative, mais pratique, établissant une correspondance symbolique avec la valeur thaumaturgique réalisée par l'image en effigie du corps à guérir.

À la fin du 19e siècle, M.T. Adameşteanu notait : « Maintenant, tout le monde a pris l'habitude, dès qu'on sent telle ou telle chose de l'érysipèle, de courir chez le prêtre et le bedeau pour qu'ils puissent leur écrire l'érysipèle » (1901 : 85). De même, Grigoriu-Rigo énumère parmi ceux qui « écrivaient la fièvre » les membres du bas clergé : les prêtres, les enseignants, les sacristains, les moines (1907 : 70). Ce fait nous semble naturel, car l'art d'écrire était le privilège des gens de l'église, et la rédaction de ces brevets exigeait une certaine familiarité avec les textes religieux. Ensuite, dans une culture majoritairement orale, comme celle de la Roumanie entre le XVIIe et le XIXe siècles, l'écriture et le livre étaient considérés comme des instruments à pouvoir magico-religieux (Ofrim, 2001).

Dans d'autres cas, le brevet pour l'érysipèle était écrit directement sur la peau sur les parties du corps touchées par la maladie. L'historien Dimitrie Pappasoglu a montré qu'à la fin du XVIIIe siècle, ce procédé curatif était largement appliqué dans l'espace urbain de Bucarest. Les moines du monastère Saint Jean-Baptiste de Bucarest étaient célèbres pour le fait qu'ils « guérissaient l'érysipèle en écrivant à l'encre sur la Sainte Croix sur le gonflement » (Pappasoglu, 1891 : 66). Cent ans plus tard, un curé de campagne du comté de Mehedinți procédait comme suit : « Avec un crayon au nitrate d'argent il circonscrivait le foyer, et le cercle était divisé par une croix dont les bras allaient d'un bord à l'autre de la circonférence, et dans les quatre secteurs il écrivait une des lettres Is, Chr, Na, Vi ; puis il plaçait une épaisse couche de miel sur la région enflammée et recouvrait le tout d'un linge propre » (Gomoiu, 1940 : 77). On reconnaît dans cette « recette » l'imbrication de deux principes : d'une part, l'action symbolique attribuée au monogramme du Christ, d'autre part l'action thérapeutique des substances utilisées (nitrate d'argent, miel).

La préparation de ces brevets pour l'érysipèle s'accompagnait de l'observance des prescriptions rituelles concernant non seulement le corps du malade, mais aussi le corps du guérisseur : à écrire de la main gauche (Grigoriu-Rigo, 1907 : 22), une action

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

qui suggère l'établissement d'un ordre inverse ; à écrire à jeun (Drăganu, 1923 : 246) comme moyen de purification par le jeûne. À ces prescriptions s'ajoute le régime temporel de la composition du document, en moments diurnes et astraux favorables à la réussite de l'opération : à écrire le soir, au coucher du soleil, ou pendant la période où la lune se lève (Laugier, 1925 : 90). La régression de la maladie correspond à la diminution de la puissance du soleil à son coucher. L'augmentation de la lune est liée à l'augmentation de la vitalité.

Les règles qui accompagnent l'acte rituel de la composition des brevets portent sur le statut accordé à l'âge. Il existe une recommandation stricte pour que les brevets soient rédigés uniquement par des personnes âgées, dont la force vitale est en déclin. La motivation est aussi de nature symbolique : « Jusqu'à 50 ans, il y a un homme au pouvoir qui grandit et on dit que l'érysipèle grandira aussi s'il est écrit par l'un d'eux » (Adameşteanu, 1901 : 86). On tente d'exploiter une contamination symbolique entre la vitalité diminuée que présuppose la vieillesse de l'auteur du brevet et le déclin de la maladie.

Une autre catégorie de formules magiques bien représentée est le « brevet pour la fièvre ». L'augmentation de la température est une condition pathologique du corps qui peut être causée par de nombreux facteurs, d'où la fréquence de cette symptomatologie. Pour combattre la fièvre, deux formules magiques célèbres étaient utilisées et qui ont également circulé en Roumanie à partir du XVII^{e} siècle. Il s'agit du célèbre palindrome SATOR AREPOTENET OPERA ROTAS, disposé en un carré magique qui se lit de haut en bas ou de droite à gauche ou inversement (Gaster, 1883 : 278 ; Cartojan, 1929 : 129-134) et la formule ABRACADABRA, avec les lettres disposées en triangle avec la pointe vers le bas (Niculiță-Voronca, 1903 : 756). Selon la loi magique de l'analogie, la maladie doit disparaître graduellement, tout comme l'inscription qui diminue progressivement. Les mots écrits sur papier et répartis en structures géométriques (spirales, triangles) étaient portés autour du cou, comme une amulette. Dans le cas du brevet pour la fièvre également, des prescriptions rituelles devaient être observées : il devait être écrit le jour des premiers symptômes, et tant le demandeur que l'auteur du brevet devaient jeûner ce jour-là (Timotin, 2010 : 298).

Dans tous les cas, après avoir été appliqués sur le lieu malade, ces documents sont brûlés ou jetés dans un cours d'eau, on croit qu'ils absorbent le facteur maléfique et doivent ensuite disparaître. Ainsi, après avoir été porté par le patient pendant trois jours (chiffre magique), le brevet pour la fièvre est jeté dans le cours d'eau, accompagné de la mention suivante : « Comme l'eau ne reste pas sur le ruisseau, ainsi ne reste pas la fièvre avec moi, et comme ce brevet va sur le ruisseau, ainsi s'en va la fièvre (le nom du malade) » (Grigoriu-Rigo, 1907 : 70). Leur destruction par l'envoi du mal dans l'espace aquatique était une condition du succès de la thérapie magique.

Il était généralement écrit à l'encre, mais aussi au fusain ou avec du sang. Ioan-Aurel Candrea reproduit un brevet d'un manuscrit du XVIII^{e} siècle : « Lorsque vous saignez du nez, écrivez avec du sang sur ce papier : Banu et Zăganu. Celui qui va donner, qu'il prenne avec Christ en disant : fige-toi sang, ne coule pas. Et il met le papier sur son front et le lie » (1944 : 424).

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

Dans un autre brevet, il est recommandé qu'en cas de symptômes graves, le papier soit lavé avec de l'eau bénite ensuite bue à jeun (Timotin, 2010 : 301). Une note marginale sur un livre religieux (1697) recommande comme remède contre la rage l'ingestion avec de l'eau du sel sur lequel des mots inintelligibles ont été écrits : « qu'il écrive trois fois avec le doigt sur le sel tamisé sur la table » (Mosora, Hanga, 1991 : 33).

Dans un manuscrit du début du XIX^{e} siècle, la déglutition de la formule magique se fait par le procédé suivant : « pour la fièvre, écris ceci : measto lăsnost tocmo vedru zisea Hristos tebea spase venose vebelie slava tebe [des mots incompréhensibles – n.d.a]. Écris ces mots. Prends une assiette puis lave-la à l'eau vierge et donne-la à celui qui a de la fièvre pour la boire » (Bibliothèque de l'Académie Roumaine, ms.2183, fol. 163). On trouve le même support d'écriture dans un manuscrit de prescriptions médicales de 1774, comprenant un remède contre la constipation : « Écris ces mots sur une nouvelle assiette : Fison, Ghéon, Tigre, Euphrate et lavez-les avec de l'eau vierge et qu'il la boive et il s'en remettra » (Cartojan, 1929 : 134). Les noms dans la formule sont les quatre fleuves qui, selon la Genèse, traverseraient le jardin d'Eden (2 : 10-14). Dans ce contexte, les eaux paradisiaques acquièrent des vertus symboliques et purificatrices, l'ingestion des lettres écrites sur l'assiette induisant la régénération et la guérison du microcosme représenté par le corps humain. Nous mentionnons ici que l'eau vierge est un élément essentiel des accessoires magiques dans l'acte rituel d'enchantement, étant le plus souvent l'emblème de la pureté, garant du retour à l'état originel, inaltéré (Stahl, 1973 : 154).

Tout un ensemble de gestes et d'objets rituels se retrouve dans un autre manuscrit où on précise que la formule magique contre la fièvre : « au lieu du ciel bien aimé le bois de la croix a été cloué, dès qu'il a été cloué, surgit la vie pour toi » devait être écrite sur une assiette et dissoute dans l'eau vierge qui était jusqu'alors posée « à l'icône, du côté du Christ » (Bibliothèque de l'Académie Roumaine, ms 830, fol. 66). L'eau vierge est placée à côté de l'icône pour que les attributs du sacré lui soient communiqués. Avaler l'eau avec laquelle une icône a été lavée était un remède souvent utilisé dans le village roumain traditionnel.

Une pratique rituelle qui inclut l'intensification de l'effet magique consistait à placer le vase écrit et rempli d'eau vierge à proximité de l'icône représentant la scène de la Crucifixion. Selon la tradition biblique, Jésus crucifié a été poignardé sur le côté par un soldat avec une lance, d'où ont jailli du sang et de l'eau. Ainsi, il y a une identification avec de puissants symboles chrétiens : l'eau et le sang qui ont jailli du côté du Christ représentent l'eau du Baptême et le sang du Salut. Symboliquement, il y a une contamination entre les fluides du corps divin et l'eau vierge qui doit être avalée par le malade, afin de régénérer le corps endommagé. Cet ensemble, composé de formules magiques, d'objets et de substances rituelles, opère une rupture de niveau, projetant le corps du patient dans le temps sacré des débuts. Ainsi, la guérison est assimilée à une véritable renaissance, un renouveau absolu sous des auspices sacrés.

Dans un autre cas, le vin est le véhicule du transfert des mots écrits sur le corps du malade, comme nous l'apprend une note marginale sur un vieux livre religieux (1699) trouvé dans une église du sud de la Transylvanie : « J'ai écrit Neculae Grecu de Săşăuş

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

et vous saurez ce qu'ils ont écrit parce qu'ils ont écrit ceci : *naca*, *nara*, *pana* et vous saurez que les mots sont bons pour les morsures de serpent et que vous devez donc faire comme ça, et écrivez ces mots sur le verre avec de l'encre et lavez-les avec du vin et donnez-leur à boire et ils s'en remettront le plus tôt possible et ils iront bien, aussi bien qu'avant. Amen » (Literat, 1996 : 178).

Laver une surface écrite (sur une assiette, sur un verre) et avaler l'eau est une manière d'incorporer les mots sacrés, alimentée par la croyance que leur pouvoir bienfaisant était ainsi transféré, par la déglutition, au corps du patient. Laver l'encre de la surface d'écriture et l'avaler est une méthode d'intériorisation du pouvoir de guérison. Ces pratiques doivent être encadrées dans les nombreuses croyances sur les pouvoirs rituels du mot écrit et leur manifestation dans les propriétés matérielles des surfaces sur lesquelles les mots sont écrits. Jack Goody appelle une telle pratique magique utilisée par la population LoDagaa au nord du Ghana : « *drinking of the word* » (Goody, 1986 : 230). L'ingestion d'un liquide imprégné du pouvoir magique des mots écrits à des fins prophylactiques et thérapeutiques se retrouve dans de nombreux systèmes religieux. Un manuscrit de la fin du XVIII[e] siècle, découvert à Maramureş (au Nord de la Roumanie), contient de nombreuses prescriptions médicales qui, selon le copiste, ont été apportées par des moines de Constantinople. Dans une prescription pour l'hémorragie nasale, il était recommandé de recueillir le sang dans une assiette : « écris avec une plume sur le front de l'homme ces neuf mots : Zacharie s'est enfui, que le sang se fige comme une pierre inchangée, puis écris sur l'assiette où le sang a été versé, et que l'assiette soit en argile, et qu'elle soit enterrée là où l'endroit est le plus propre » (Dăncuş, 1997 : 349).[1]

En Afrique islamique, les versets coraniques sont écrits sur des planches d'ardoise ou sur la surface intérieure des bols puis dissous dans de l'eau et avalés comme une forme de protection contre les forces du mal et pour guérir les maladies (Djerbi, 1993 ; Hamès, 2007). Cette pratique est connue en Occident depuis les premiers siècles du christianisme : Fortunat, évêque de Poitiers (VI[e] siècle), relate deux cas de guérison des quelques malades qui ont avalé l'eau avec laquelle étaient lavées les lettres de la prière de Saint Germain (Poulin, 1979 : 141).

Dans le monde chrétien, l'idée qu'un texte écrit puisse être avalé a des sources bibliques. Dissoudre les mots dans l'eau et les avaler fait partie d'une ordalie pour la découverte de la femme adultère, décrite dans Nombres 5 : 19. La graphophagie ou la bibliophagie peuvent s'inspirer de passages bibliques dans lesquels le prophète Ézéchiel a la vision d'un ange lui donnant un *rotulus* de papyrus et lui ordonnant de l'avaler, comme forme d'incorporation de la prophétie (2 : 8-9). Un épisode de bibliophagie apparaît dans l'Apocalypse : Jean voit un livre ouvert entre les mains de l'ange et reçoit l'ordre de l'avaler (10 : 9-10). Probablement ces métaphores ont été littéralement comprises par les chrétiens, et nous avons suffisamment de preuves qui attestent l'acte physique de consommer un texte écrit dans le cadre des rites de manducation. Dans la France du XVI[e] siècle, les documents destinés à être avalés par les malades étaient connus sous le nom d'« amulettes franciscaines » (Boureau, 1987 :

[1] La tradition d'écrire des formules incantatoires, en forme de spirale, à l'intérieur de bols d'argile cuite, enterrés sous le seuil de la maison, est également attestée dans l'Orient ancien, dans la magie mésopotamienne, égyptienne et juive (Bohak, 2019 ; Trachtenberg, 1939).

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

29). Des remèdes similaires étaient utilisés par les guérisseurs du milieu rural français de l'entre-deux-guerres (Fraysse, 1961 : 107).

Et dans le cas des brevets roumains, l'assimilation de la force curative du mot écrit pouvait se faire directement, en avalant le papier avec de l'eau. Ainsi, en Bucovine, le brevet pour la fièvre contenant la formule ABRACADABRA était avalé (Niculiţă-Voronca, 1903 : 756). Il en était de même pour la Transylvanie (Sibiu), où la formule SATOR AREPO était inscrite sur une feuille de cigarette (Păcală, 1915 : 246). Pour faciliter la déglutition, à Gorj, le brevet pour l'érysipèle était brûlé et la cendre était placée dans un verre d'eau puis bue par le malade (Grigoriu-Rigo, 1907 : 21).

D'autres formules thérapeutiques étaient écrites sur divers aliments. Dans un manuscrit du XVIII^e^ siècle il est recommandé d'écrire sur le pain quelques mots en grec : « coupez ce morceau de pain en trois parts et quand il est pris d'une fièvre, donnez-lui à manger le premier morceau et, si elle ne le lâche pas, donnez-lui les autres un par un » (Timotin, 2010 : 298). La stratégie thérapeutique fait preuve d'une véritable « posologie » pour une meilleure assimilation du remède par l'organisme du patient.

Le pain béni a également servi de support matériel à ces brevets. Dans un manuscrit contenant des prescriptions médicales de 1825, comme moyen de lutte contre la rage, on recommandait du pain bénit sur lequel étaient écrits des mots inintelligibles : « Saturne Ariepotates, Eperetos, Amenerva, Zoina, Rogacataras. Et donnez ces trois parties d'hostie trois fois au malade » (Kirileanu, 1928 : 71). Dans un autre manuscrit de 1858 : « Pour la rage, écris dans une hostie comme ceci : Dieu deux fois et il le mange » (Robea, 1988 : 59).

Grigore Ionescu-Gion, l'auteur de la première monographie historique consacrée à la ville de Bucarest, a mentionné la pratique d'écrire des brevets sur le pain : « Pour la fièvre, il y avait l'écriture avec des lettres arabes ou autrement, sur des croûtes de pain, par le prêtre lui-même, avec des mots qui ne signifiaient rien ou signifiaient tellement que personne ne les comprenait » (Ionescu-Gion, 1899 : 648). Dans un article sur l'histoire de la médecine, le même auteur notait que dans les XVII^e^ – XVIII^e^ siècles, les brevets pour la fièvre écrits sur des morceaux de pain béni étaient largement commercialisés par les moines grecs venus de Jérusalem ou du Mont Athos, ce qui leur procurait « un revenu gras et rondelet, juste selon la convoitise de leur cœur pieux. Ces petites croûtes de pain écrits en langues hautes et profondes, se vendaient dans les villes de Roumanie, tout comme les indulgences se vendaient en Occident, avant Luther » (Ionescu-Gion 1892 : 499).

Les propriétés curatives du mot sont si grandes qu'on pensait qu'elles pouvaient guérir à distance par un intermédiaire. Un brevet d'un manuscrit de la fin du XVIII^e^ siècle recommandait « pour un serpent lorsqu'il mord un être humain » d'écrire une série de mots incompris sur une croûte de pain, qui « si celui mordu est éloigné, sera mangée par celui qui est venu apporter la nouvelle, et si celui mordu est proche, qu'il la mange » (Bibliothèque de l'Académie Roumaine, ms.1391, fol. 20).

La pomme était un support courant pour l'écriture des formules de guérison. Pour faire baisser la fièvre, il était recommandé d'avaler une pomme sur laquelle était écrit

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

Notre Père (Bibliothèque de l'Académie Roumaine, ms.118, fol. 33v, début du XIX^{e} siècle).[2]

Dans la même catégorie de « supports comestibles » pour le texte écrit, nous mentionnons l'ail, une plante aux propriétés thérapeutiques réelles, mais aussi aux propriétés magiques, apotropaïques : « *cetată*, *etată*, *metată [des mots incompréhensibles – n.d.a]*, écris ces mots sur l'ail, pour la fièvre » (Bibliothèque de l'Académie Roumaine, ms.139, fol. 1).

Un autre support d'écriture était la brique, pour faciliter un contact prolongé avec le corps du patient. En Olténie, le palindrome SATOR AREPO était également écrit sur une brique neuve, qui était chauffée avant d'être appliquée à l'endroit atteint par l'érysipèle (Laugier, 1910 : 69). Dans une prescription tirée d'un manuscrit du début du XIX^{e} siècle, l'écriture sur la brique était indiquée comme remède contre l'insomnie : « Qu'il dorme quand il est malade. Ecris dans la brique d'une vieille église, prends-la d'où le prêtre fait le signe de la croix, devant la table de l'autel et écris : Dieu saint, toi qui as donné le sommeil à Adam dans le ciel et à Avemeleh et aux sept saints qui ont dormi pendant 372 ans, toi Seigneur donne du sommeil à cet homme également, qu'il dorme, et mets la brique sous la tête » (Bibliothèque de l'Académie Roumaine, ms.118, fol. 36^{v}).

Dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle, une partie de l'ancienne collection de brevets qui avaient circulé auparavant sous forme manuscrite a été reprise dans des brochures imprimées, contenant des prescriptions médicales, largement diffusées dans les zones urbaines et rurales populaires. Ainsi, dans un petite livre imprimé à Jassy en 1874, *Le Médecin des villageois*, des prescriptions de médecine naturelle (plantes médicinales, etc.) se mêlent à celles à caractère magique, parmi lesquelles figure un brevet pour la fièvre : « Sur une feuille de papier, écrivez ces saintes paroles : Dieu du Dieu, miracle divin ! Le Sceau du Don du Saint-Esprit Amen. Laissez le patient la porter autour du cou pendant 9 jours puis la mettre au feu ». L'efficacité du remède était garantie : « De nombreuses guérisons ont été observées avec une telle écriture, mais tant celui qui les porte que celui qui les écrit doivent avoir beaucoup de pureté et de foi ».

Vers la fin du XIX^{e} siècle, en raison des progrès de l'alphabétisation dans la société roumaine, à côté des anciens praticiens des brevets (membres du bas clergé : prêtres, moines, diacres d'église) apparaissent également des laïcs : toutes sortes de guérisseurs, rebouteux, panseurs de secrets, devins et désensorceleurs, personnages assez familiers avec l'écriture. Les brevets resteront dans l'arsenal de ces « spécialistes » locaux, dans les agglomérations rurales où la présence d'un médecin était rare, où toute forme d'assistance médicale moderne faisait totalement défaut. La presse roumaine de l'époque fait référence au prestige dont ils jouissaient (Ofrim, 2001 : 282-298). Un phénomène répandu dans la communauté roumaine traditionnelle a été la résistance à la médecine savante et officielle, promue par l'État. Le paysan préfère aller à l'enchanteresse du village et à d'autres guérisseurs, car ils n'interviennent pas de manière agressive sur le corps. Leurs pratiques alternatives de « diagnostic » et de guérison

[2] Une recette similaire contre la rage est reproduite dans le traité du prêtre français Jean-Baptiste Thiers. Les mots « Hax pax max Deus adimax » étaient écrits sur une pomme (Thiers : 410).

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

évitent la douleur supplémentaire provoquée par une intervention médicale comme celle de type chirurgical. On croyait que l'efficacité symbolique des formules magiques pouvait assurer la guérison.

Dans la période d'entre-deux-guerres, les monographies régionales initiées par l'École sociologique de Bucarest (coordonnée par Dimitrie Gusti) ont enregistré la pratique de la rédaction de brevets magiques en Bessarabie (Cristescu, 1932). Malgré les grands changements sociaux, économiques et culturels que le village roumain a subi pendant le régime communiste, ces rituels de guérison ont survécu jusqu'aux années 1970. Une recherche sur le terrain menée en 1971 par le folkloriste Gheorghe Pavelescu a montré que les brevets magiques étaient encore utilisés en Transylvanie, dans les villages de la vallée de Sebeș. Le modèle de certains brevets pour l'érysipèle était écrit en lettres cyrilliques sur les couvertures intérieures de certains livres anciens, pour une préparation ultérieure et une application, à la demande, par des guérisseurs locaux.

Dans le village de Laz, un texte censé contenir le nom de Dieu dans toutes les langues (le texte inintelligible était copié mécaniquement) était écrit à l'encre sur des assiettes blanches et servait à soulager les douleurs des rhumatismes polyarticulaires. L'eau vierge était apportée de trois sources, le patient se lavait tout le corps avec de l'eau de trois assiettes « écrites », en trois soirs de suite, puis l'eau était jetée à la racine d'un arbre, là où personne ne marche (Pavelescu, 1971 : 570). Dans la commune de Răchita, le palindrome SATOR AREPO était incrusté sur deux morceaux de bois de tilleul, vieux de plus de 200 ans, apportés, selon la tradition villageoise, du Mont Athos. L'inscription était imprimée sur 9 tourtes de farine de blé et servait à soigner la rage. Ces petites tourtes étaient placées sur le rebord de la fenêtre, et le patient les prenait par la bouche, sans les toucher avec ses mains (Pavelescu, 1987 : 141). La présence de la fenêtre indique un rite de séparation, qui implique la purification, le remède doit entrer dans l'espace familier du patient comme s'il venait d'un autre monde, imprégné de pouvoirs de guérison sacrés, qui ne permettent pas le toucher avec la main.

Nous pensons que des recherches futures sont nécessaires afin d'identifier et de placer dans le circuit scientifique les textes de médecine magique qui n'ont pas encore été publiés. La présence dans l'espace roumain et occidental de remèdes presque identiques par le biais de brevets est une preuve de la grande popularité dont ils jouissaient autrefois et de leur diffusion dans toute l'Europe. Des recherches futures pourraient apporter de nouvelles contributions à l'étude de ce segment de la culture populaire représenté par les croyances magico-religieuses dans lesquelles l'efficacité symbolique est assurée par le contact corporel avec des textes écrits, soit par le toucher, soit par la déglutition. Ainsi, dans le sillage des contributions de David Le Breton à l'anthropologie du corps et des sens, on peut mettre en exergue des représentations du passé, dans lesquelles on attribuait au corps humain la capacité d'être un partenaire direct d'un dialogue sensoriel avec des forces de guérison surnaturelles. On croyait que cette communication directe était possible dans une vision du monde qui privilégiait les continuités et les correspondances, avant l'établissement de la césure moderne entre le corps et le monde.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

Bibliographie

Adameşteanu M.T., « Medicina populară »[La médecine populaire], in *Şezătoarea*, n°1, 1901.

Bălăşel Theodor, « Brânca scrisă »[L'érysipèle écrite], in *Izvoraşul*, n° 3, 1937.

Candrea Ioan-Aurel, *Folclorul medical român comparat. Medicina magică [Folklore médical roumain comparé. La médecine magique*], Bucarest, 1944.

Berthoin-Mathieu Anne, *Prescriptions magiques anglaises du Xe au XIIe siècle : étude structurale*, Paris, AMAES, 1996.

Bohak Gideon, « Amulets, magic bowls, and manuals in Aramaic and Hebrew » in David Frankfurter (éd.), *Guide to the Study of Ancient Magic*, Leiden, Brill, 2015, p. 388-415.

Boudet Jean-Patrice et Descamps Jean-Pierre, « Pouvoir des mots et brevets magiques », in Nicole Bériou, Jean-Patrice Boudet et Irène Rosier-Catach (eds), *Le pouvoir de mots au Moyen Âge*, Brepols, Turnhout, 2014, p. 381-398.

Boureau Alain, « Adorations et dévotions franciscaines. Enjeux et usages des livrets hagiographiques », in Roger Chartier (dir.), *Les usages de l'imprimé*, Paris, Fayard, 1987, p. 24-81.

Bozoky Edina, *Charmes et prières apotropaiques*, Turnhout, Brepols Publishers, 2003.

Cristescu Ştefania, « Practica magică a descântecului de strâns în satul Cornova » [La pratique magique de l'incantation dans le village de Cornova] in *Arhiva pentru Ştiinţă şi Reformă Socială* n° 1,1932, p. 371-380.

Djerbi Muriel, « L'incantation mythique : noms et écriture », in *Ethnologie française*, t.23, n°1, 1993, p. 94-103.

Dăncuş Mihai, « Elemente de etnoiatrie într-un manuscris miscelaneu din secolul al XVIII-lea descoperit în Maramureş » [Élèments d'ethnoiatrie dans un manuscrit miscellanée du XVIII^{e} siècle découvert en Maramureş], in *Maramureş vatră de istorie milenară*, t. III, Cluj-Napoca, 1997, p. 341-354.

Drăganu Nicolae, « Pagini de literatură veche (o colecţie de cărţi populare într-un manuscris din jumătatea a doua a secolului al XVIII-lea) » [Pages de littérature ancienne (une collection des livres populaires dans un manuscrit de la seconde moitié du XVIII^{e} siècle)], in *Dacoromania*, t. III, 1923, p. 135-140.

Fraysse Camille J. B, « Au Pays de Bauge. La thérapeutique populaire et les sorciers guérisseurs », in *Arts et traditions populaires*, n°2, 1961, p. 97-108.

Gaster Moses, *Literatura populară română* [*La littérature populaire roumaine*], Bucarest, 1883.

Goody Jack, « Restricted Literacy in Northern Ghana » in Jack Goody (éd.), *Literacy in Traditional Societies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 198-264.

Gorovei Artur, *Descântecele românilor [Les incantations des Roumains],* Bucarest, 1931.

Grigoriu-Rigo Grigore, *Medicina poporului* [*La mèdicine du peuple*], Bucarest, 1907.

Hamès Constant (éd.), *Coran et talismans. Textes et pratiques magiques en milieux musulman*, Paris, Karhthala, 2007.

Ionescu-Buzău George, *Micul magasin de medicină populară* [*Pétit magasin de médecine populaire*], Bucarest, 1892.

Ionescu-Gion Grigore, *Doftoricescul meşteşug în trecutul Ţărilor Române* [Anciennes pratiques médicales dans les Pays Roumains]*,* Bucarest 1892.

Kirileanu G.T, « Calendarul manuscris din 1825 al lui Petrache Popovici » [Le Calendrier manuscrit de Petrache Popovici], in *Şezătoarea*, n° 5-7, 1928, p. 68-73.

Laugier Charles, _Contribuţiuni la etnografia medicală a Olteniei [Contributions_ à l'*ethnographie médicale de l'Olténie*], Craiova, 1925.

Lecouteux Claude, *Charmes, conjurations et bénédictions : lexique et formules*, Paris, Champion, 1996.

Leon Nicolae, *Istoria naturală medicală a poporului român [L'histoire médicale naturelle dupeuple Roumain],* Bucharest, 1903.

Literat Valer, *Biserici vechi româneşti din Ţara Oltului* [*Anciennes églises roumaines dy Pays d'Olt*] Cluj Napoca, Dacia, 1996.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

Mosora Elena, Hanga Doina, *Catalogul cărţii vechi româneşti din colecţiile Bibliotecii Centrale Universitare « Lucian Blaga » Cluj.*[*Le catalogue de l'ancien livre roumain des collections de la Bibliothèque centrale de l'Université « Lucian Blaga »*], Cluj-Napoca, 1991.

Niculiţă-Voronca Elena, *Datinile şi credinţele poporului român*, [*Les coutumes et les croyancesdu Peuple Roumain*], Cernăuţi, t. 1, 1903.

Ofrim Alexandru, *Cheia și Psaltirea. Imaginarul cărții în cultura tradițională românească* [*La Clé et le Psautier. L'imaginaire du livre dans la culture traditionnelle roumaine*], Bucarest-Pitești, Éditions Paralela 45, 2011.

Olsan Lea, « Charms in Medieval Memory », in Johnatan Roper (éd.), *Charms and Charming in Europe*, Hampshire – New York, Pallgrave Macmillan, 2004, p. 59-88.

Ong Walter, *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*, London, New-York, Menthuen, 1982.

Pappasoglu Dimitrie, *Istoria fondărei oraşului Bucureşti*, [*L'Histoire de la Fondation de Bucarest*], Bucarest, 1891.

Pavelescu Gheorghe, « *Cercetări de etnomedicină în zona Sebeşului* » [Recherches d'ethnomédecine dans la région de Sebeș], in *Arhiva de Folclor*, Cluj, t. V-VI, 1987, p. 133-156.

Pavelescu Gheorghe *Folclor medical din Valea Sebeşului* [*Folklore médical de la Vallée de Sebeș*], in *Apulum*, t. VIII, 1971, p. 549-587.

Păcală Victor, *Monografia comunei Răşinari* [*La monographie de la commune Răşinari*], Sibiu, 1915.

Poulin Joseph-Claude, *Entre la magie et la religion. Recherches sur les utilisations marginales de l'écrit dans la culture populaire du haut moyen âge, in Pierre Boglioni (éd.), La culture populaire au moyen âge*, Montréal, Les Éditions Univers, 1979, p. 123-143.

Robea Mihail, « *Vechi texte folclorice în manuscrise din Nord-Vestul Munteniei* » [Textes folkoriques anciens dans les manuscrits du Nord-Ouest de l'Oltenie], in *Analele Academiei Române. Memoriile Comisiei de Folclor*", t. II, 1988, p. 50-55.

Roper Johnathan, « Typologising English Charms » in J. Roper (éd.), *Charms and charming in Europe*, Hampshire – New York, Palgrave MacMillan, 2004, p. 128-144.

Skemmer Don, *Binding Words. Textual Amulets in the Middle Ages*, Pennsylvania, The Pennsylvania State University Press, 2006.

Stahl Paul-Henri, « Organisation magique du territoire villageois roumain », in *L'Homme*, t.13, n°3, 1973, p. 150-162.

Storm Hindley Katherine, « Eating words and burning them. The power of destruction in medieval English charm texts », in Carina Kühne-Wespi, Klaus Oschema et Joachim Quack (eds), *Zerstörung von Geschriebenem*, Berlin/Boston, De Gruyer, 2019, p. 359-372

Timotin Emanuela, *Descântecele manuscrise româneşti (secolele al XVII-lea – al XIX-lea)* [*Les charmes roumains manuscrits (XVII^{e} – XIX^{e} siècles)*], Bucarest, Éditions de l'Acadèmie Roumaine, 2010.

Timotin Emanuela, *Paroles protectrices, paroles guérisseuses. La tradition manuscrite des charmes roumains (XVIIe – XIXe siècle)*, Paris, Presses Universitaires de Paris Sorbonne, 2015. Thiers Jean-Baptiste, *Traité de Superstitions Paris, t. I, 1741.*

Tocilescu Grigore, *Materialuri folkloristice* [*Matériaux folkloristiques*], Bucarest, t. I, 1900.

Trachtenberg Joshua, *Jewish Magic and Superstition. A Study in Folk Religion*, New York, Behrman's Jewish Book House,1939.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779